

EST-CE AINSI QUE LES ANIMAUX VIVENT ?

› **Amina Danton**

Tout est affaire de décor.

Aragon

Les animaux d'Éric Pillot, ses « bêtes » comme il les appelle, nous renvoient à nous-mêmes. Nous les regardons sur les photos d'*In situ États-Unis* autant qu'ils nous regardent. L'animal en nous est regardé. L'animal solitaire, enfermé. On s'étonne à les voir : isolés, enfermés, seuls, et pourtant proches, et pourtant beaux, attirants et parfois drôles.

Cet animal privé de liberté nous interroge sur notre rapport à l'enfermement : enfermement dans nos villes, dans nos réseaux sociaux, dans nos espaces virtuels. Est-ce que moi aussi je ne suis pas dans une cage, dans une liberté en trompe-l'œil, quand je suis au bureau ou devant mon écran d'ordinateur ?

Éric Pillot pose son regard entre les choses, entre le tragique et le comique, entre ce qui est ouvert et ce qui est fermé. Il tente de concilier l'inconciliable, de saisir l'animal sauvage et sa cage au décor totalement artificiel : autant dire la rencontre (légendaire) entre une machine à coudre et un parapluie sur une table de dissection.

Enfants, nous avons été étonnés, émerveillés par les animaux des zoos sans bien réaliser les conditions de leur enfermement, qui nous permettaient surtout de les voir, de les observer. Nous étions si pressés de sentir un peu de leur présence, de saisir un mouvement, un grognement, un regard. Attendre devant les cages ou les enclos en les imaginant dans la savane, les steppes, ou la banquise. Observer l'animal enfermé et rêver du lointain. Espérer qu'il nous dise encore quelque chose sur la vie cachée, la vie secrète, la vie sauvage désormais hors de portée. L'animal enfermé rapproche le lointain en nous-mêmes. C'est à cette présence paradoxale du lointain que s'attache Éric Pillot.

Le zoo est une grande surface d'exposition. Les animaux enfermés sont livrés aux regards. Ils ne sont devant l'objectif ni heureux ni malheureux, mais transplantés, déplacés, privés de liberté. Ce déplacement leur donne des allures d'apparitions. Car l'enfermement dans les zoos surexpose. Éric Pillot en joue. Il voit la curieuse histoire qui se trame entre l'animal et ses murs, l'animal sauvage et sa cage. Deux niveaux qui, en s'informant mutuellement, créent une résonance. Toute personne, toute créature vivante, prend, une fois enfermée, une sorte de dimension épiphanique.

Beauté de ces présences enfermées, accouplées à leurs décors

Le proche et le lointain, dans *In situ États-Unis*, se côtoient de très près. Le lointain vit surtout en nous-mêmes, face aux animaux sauvages, il émane de leur présence, de leur mystère. Mais, dans les zoos de l'Est américain où Éric Pillot a travaillé, ce lointain semble confié au décor, confisqué par le trompe-l'œil. La réalité de l'enfermement confine à l'absurde et l'absurdité est admise, soulignée, renforcée par

les paysages artificiels. Le photographe, là encore, en joue. Qui de l'animal ou du décor est faux ? Les paysages sont faits pour rappeler la vie sauvage, les contrées inconnues, pour redonner à l'animal une terre natale. Mais, dans *In situ États-Unis*, les rôles sont inversés. L'animal semble n'exister que pour servir de tremplin à de faux horizons.

Éric Pillot aborde un espace qui exhibe d'autant mieux ses limites, et son sens, en voulant les effacer, un espace qui tente de se faire oublier comme prison en simulant des forêts, des steppes, des cascades, des montagnes. L'aspect fonctionnel de la cage ne peut démentir le trompe-l'œil, tout au plus distingue-t-on le tracé d'une porte entre deux cactus, les vitres se font oublier et les barreaux sont absents. Le trompe-l'œil dicte sa loi. Il englobe et imprègne la présence de l'animal. Le kangourou ou le suricate sont-ils de vrais animaux ? Ils ressemblent à de drôles de sentinelles, mises au pied du mur, assignées au premier plan, comme le tigre. Où regardent-ils ? Les perspectives fabuleuses existent derrière eux comme un Eldorado perdu où résonne une absence. Ce décor fait corps, chaque fois, avec l'animal. Le ciel est un étang au-dessus du jaguar. La tortue géante va entrer dans l'eau bleue du Pacifique. Le caracal semble surgir du désert. Tout est faux et vrai à la fois. Les contradictions s'effacent. Les bêtes sont nettes et furtives, comme dans les rêves. Elles deviennent insituables. La girafe a l'air d'une note de musique sur une partition. Certains oiseaux pourraient être des poissons. L'air devient eau.

Les corps et le décor s'imbriquent. Drôlement. Tragiquement. Totalemment. Parfois idéalement. Tout se tient. La réversibilité du vrai et du faux, du proche et du lointain invente un espace onirique. La liberté perdue escorte les animaux comme une ombre. Elle insiste. Elle agit comme un non-dit. Sensible aux couleurs, Éric Pillot les capture et les organise dans des plans verticaux et horizontaux, avec peu de relief, peu de profondeur. La cage devient un tableau où les à-plats

créent un effet de surface qui prolonge l'espace, bien au-delà du cadre. Les bords de la photo sont laissés ouverts, comme pour encourager la présence d'un lointain décidément paradoxal.

Le corps semble parfois n'être plus qu'un élément du décor. Le basilic vert sur sa branche, plus vrai que nature. Le toucan sur son perchoir. On les dirait peints, avec une extrême précision. Présence et enfermement, animal et paysage, toujours, comme le recto-verso d'une feuille. Douce ironie, douce mélancolie, dans cet océan de cordages, de plumes et de feuillages où règne le silence. Au contact du faux, sans bruit, la vie se maintient. Le hibou garde l'œil perçant. Le tigre est impérial. Rien ne peut démentir totalement la vie. Au zoo, comme ailleurs, elle continue.